

Quel était donc le personnage que cette foule était avide de contempler ? Pour qui cette démonstration, la plus belle que le Canada ait jamais vu ? Était-ce pour recevoir un souverain, un représentant officiel d'une grande nation, un vainqueur ? Non, Messieurs, c'était pour acclamer un vaincu ! Oui, c'était pour acclamer un vaincu que nous, Canadiens Français, nous admirons et respectons. C'était pour recevoir le vaincu de Castelfidardo, de Rome, de Loigny. Mais c'était aussi le vainqueur de Mentana, notre chef, le général Marquis de Charette.

C'était aussi pour saluer cette vaillante femme que notre général a récemment associée à son glorieux sort, et qui partage avec lui, surtout depuis qu'il nous a été donné de la connaître et d'apprécier ses rares qualités, notre dévouement et notre affection.

Il n'est point besoin de vous rappeler en tous ses détails, cette période de dix jours que notre chef passa au milieu de nous. A Montréal on l'acclame à son arrivée. Les Canadiens oublient que c'est le jour des élections parlementaires ; vainqueurs et vaincus s'unissent pour faire une ovation au soldat de Castelfidardo, Mentana, Rome et Loigny. Le train ne peut se rendre à la gare ; la foule est tellement grande que le plancher s'effondre. Et pendant les quelques jours que les illustres visiteurs passent dans notre métropole l'enthousiasme loin de s'abattre, ne fait que redoubler. Tout le monde veut voir celui que, à défaut de sa renommée universelle, les récits de ses zouaves auraient suffi à rendre à jamais célèbre parmi les Canadiens. Toutes nos grandes institutions estiment à très grand honneur de recevoir sa visite, nos citoyens les plus éminents, à commencer par le premier magistrat de la ville, se disputent et se jalourent l'honneur de le posséder un instant et les zouaves sont forcés de monter littéralement la garde auprès de leur général pour que celui-ci ne devienne pas victime et de l'empressement des visiteurs et de sa propre disposition à se prodiguer sans mesure. Au banquet offert par les zouaves, la salle est comble et lorsque le général se lève pour répondre au toast qui lui est porté, les acclamations ne connaissent plus de bornes. Notre société nationale de St. Jean-Baptiste comble nos illustres hôtes de ses attentions et de ses invitations. Le général assiste à la célébration de notre fête nationale et au banquet qui en couronne les réjouissances. A St. Barthélemy, où notre ancien lieutenant-colonel veut aller visiter l'aumônier du contingent canadien, c'est une délicieuse fête de famille, où entouré d'un petit cercle d'anciens compagnons d'armes, l'illustre soldat de la papauté laisse parler son cœur pour exprimer ses craintes et ses espérances, et pour rappeler les souvenirs du bien-aimé pontife que nous avons tant aimé.

A St. Hyacinthe où le Général trouve tous les zouaves canadiens réunis en assemblée générale, les autorités et la population de cette petite ville rivalisent de zèle pour lui témoigner la joie qu'ils éprouvent de le posséder tout un jour. Jamais nous ne pourrions oublier les émotions que nous avons ressenties ce jour-là pendant les deux heures que notre ancien chef nous entretint du passé et de l'avenir du régiment comme de la cause qui lui a donné naissance. Là encore, il avait voulu qu'on le laissât seul au milieu de ses zouaves ; car il voulait leur parler à cœur ouvert.

A leur passage aux Trois Rivières, les illustres voyageurs désirant se soustraire aux ovations qui les poursuivent partout sur leur passage veulent garder l'incognito. Ils y arrivent de nuit et sans être annoncés ; cependant le lendemain, dès l'aube, la nouvelle se répand dans la ville et en un clin-d'œil tout est organisé pour faire aux visiteurs surpris les honneurs de la cité trifluvienne.

L'arrivée du Général à la gare de Québec voit se renouveler les scènes d'enthousiasme dont Montréal avait été

témoin. La foule impatiente de contempler les traits énergiques de notre illustre chef est tellement grande qu'un nombreux corps de police parvient difficilement à frayer aux visiteurs un passage jusqu'à leur voiture. Il nous est impossible de rappeler ici en détail toutes les démonstrations, toutes les ovations, toutes les attentions dont Monsieur et Madame de Charette furent l'objet durant leur séjour dans notre capitale provinciale.

Nous connaissons par expérience tout ce que l'hospitalité de nos camarades et des citoyens de Québec a de cordial, de grand et d'agréable.

Il suffit de dire aussi, pour marquer la parfaite organisation de cette belle fête, que M. Bélanger, l'aumônier de la section de Québec, et notre ami Charles Trudelle, vice-président de cette section, en avaient pris l'initiative et que le cercle catholique avait prêté aux zouaves son précieux concours.

Le gracieux accueil fait à notre général par Son Excellence le gouverneur-général, marquis de Lorne, et sa royale épouse la princesse Louise, est un témoignage des plus flatteurs de la haute estime que lui portent les représentants de la couronne d'Angleterre et de la bienveillance qu'ils veulent bien témoigner aux anciens défenseurs du gouvernement temporel.

Ottawa, notre capitale fédérale, eut aussi la visite de nos voyageurs et le vice-président de cette section, M. E. Tassé, avait su leur préparer une réception des plus agréables, tout en ayant égard aux fatigues que les ovations et les démonstrations sans cesse renouvelées pendant les huit jours précédents leur avait nécessairement imposées.

Des chutes du Niagara, avant de quitter notre sol canadien, le Général nous adressa cette mémorable lettre que vous avez tous lue, qui résume si bien les impressions qu'il a ressenties à son passage parmi nous et dans laquelle il nous donne les meilleurs conseils pour l'avenir.

Depuis lors, nous avons reçu de fréquents témoignages du bon souvenir que nos distingués visiteurs conservent de nous, de nos concitoyens et de notre pays. En maintes circonstances le Général a prononcé en public les paroles les plus flatteuses à notre égard. Nous avons reçu de lui, en souvenir de son voyage au Canada, quarante brochettes du Sacré-Cœur, et il a bien voulu nous en promettre davantage. Dans le cours de cette année, nous avons reçu de notre bien-aimé chef de nombreuses lettres ; la veille du jour de l'an, un cablegramme nous apportait les bons souhaits du Général et de sa digne épouse et nous leur envoyions, par la même voie l'expression de nos meilleurs vœux ; enfin, lorsque M. de Charette apprit que cette année encore nous devions avoir le bonheur de nous réunir en assemblée générale il voulut se rappeler au bon souvenir de chacun d'entre nous en nous envoyant la lettre suivante, dont j'ai l'honneur de vous donner connaissance :

Paris, 29 mai 1883.

*Mon cher Renaud,*

Il y a un an, à pareille époque, je mettais le pied sur cette terre d'Amérique et les premières personnes que j'aperçus pour me souhaiter la bienvenue étaient des visages amis ; c'étaient des zouaves canadiens ; c'étaient les représentants de la vieille France.

Avec quel bonheur je leur serrai la main ; avec quel bonheur je les embrassai !

Vous veniez m'inviter à visiter au Canada nos chers camarades, et bien entendu j'acceptai et comme votre colonel et comme votre ami.

Quelques jours après je me retrouvais à votre frontière et jamais peut-être, mon cœur n'a été mis à une aussi rude épreuve. Non seulement je retrouvai en vous le régiment, mais tout ce que mon imagination la plus